

## Un chaos libérateur

Les mails les plus importants ont reçu une réponse, une traduction est restée inachevée, le trottoir givré a rapidement reçu une volée de sel : la tête encore encombrée de la liste de choses à faire et du besoin d'agir, j'entre au théâtre pour voir *Atelier*, la neuvième « polycoproduction » de De Koe, tg Stan et Maatschappij Discordia. Deux tribunes ont été construites en planches clouées supportant de vieilles chaises, de part et d'autre de l'aire de jeu qui reste à aménager. Les planches, caisses et accessoires attendent déjà. Et voilà : alors qu'au cours de la bonne heure et demie qui suit est créé un chaos confus, le besoin d'hyperactivité me glisse complètement des épaules. Et ce n'est là qu'un des plaisirs de ce spectacle.

Avec cette production, Damiaan De Schrijver, Peter Van den Eede et Matthias de Koning en sont à leur neuvième collaboration belgo-néerlandaise. Et même si les ingrédients restent toujours en grande partie identiques – esprits brouillons et retors, balourdise, impuissance – celle-ci semble bien une apothéose du genre. Deux techniciens se mettent à aligner des lattes noires sur des bacs en plastique sur l'une des moitiés du plateau, avec précision et en s'assurant de leur stabilité. Ils le font uniquement pour souligner le contraste avec les trois comédiens qui se chargent de l'autre moitié. Là aussi un sol surélevé s'installe, mais de guingois, de travers et bancal. Exactement ce qu'il faut pour faire basculer systématiquement – au propre comme au figuré – tout semblant de solidité. Ainsi se déroulera toute la soirée, d'une inefficacité libératrice. Et muette, ce qui accentue encore la force du spectacle inabouti.

Les trois comédiens (une expression que De Schrijver préfère à « acteur », car elle implique la notion de « jeu ») vont focaliser de toutes les façons possibles l'attention sur ce qui ne se déroule pas parfaitement, en soutenant que ce sont là les prémices de toute création. Un atelier est un lieu où toutes sortes de choses sont entreprises et essayées, sans que rien ne soit nécessairement achevé. C'est ainsi que ça se passe dans l'atelier du peintre, mais tout aussi bien dans une salle de répétition de théâtre. Les idées sont échafaudées grosso modo, avec des accessoires qui ne sont pas encore les bons. Donc les fruits et le fromage factices remplacent les vrais ingrédients, les comédiens accrochent des tuyaux de poêle aux porteuses avec leur ceinture et assemblent provisoirement tout et le reste à l'aide de ruban adhésif. Armés d'une feuille de plastique transparent, de peinture blanche, de ciseaux, d'agrafes, de planchettes de bois et d'un peu de noir pour le bouton, ils bricolent une porte qui s'ouvre réellement (mais ne se ferme pas). L'imagination s'en contente. Un public est habitué à bien plus que cela et tout le monde sait immédiatement que maintenant va suivre une scène où ils refusent de passer ensemble par la même porte.

C'est l'imagination qui compte pour eux et ils sont passés maîtres en la matière. En cours de route surgissent un urinoir (Duchamp), des pommes de terre (Van Gogh), un homme agonisant sur une croix de bois (Rembrandt)... Autrement dit, l'art s'accompagne toujours de l'obligation de s'y attaquer concrètement, et aussi invariablement de l'échec. Et un poêle à bois à côté duquel lire ou méditer est tout aussi essentiel pour l'artiste que le choix du pinceau adéquat ou l'agencement attentif des objets destinés à sa nature morte. En tant que spectateur, on réalise que cette approche vaut aussi pour ses propres occupations. Fascinés, nous observons comment ils continuent à inventer à eux trois, à représenter, à

démonter, à recommencer. À faire n'importe quoi. Sans se presser, mais tendant avec grand sérieux vers quelque chose que nous ne voyons pas. Ça ne veut pas dire que les trois comédiens n'ont pas organisé en détail le déroulement du spectacle. Pourtant, il ne nous est pas donné d'admirer un résultat final – au contraire, ils ont décidé que tout restera à l'état provisoire. Car n'en va-t-il pas ainsi pour toute la réalité ?

Ce spectacle s'oppose donc à l'ordre, au calcul, à la vue d'ensemble et à la compréhension, à la perfection. Même l'humour n'est pas contraignant ici. Le rire est permis, mais il n'est pas imposé et encore moins minuté. Ce sont trois garnements qui traînaient, avec des torsos d'un âge un peu plus avancé. Même leurs petits traits typiques semblent devoir céder la place les uns aux autres. La fougue de Peter Van den Eede, les tergiversations philosophiques de Matthias de Koning et l'éternelle mauvaise foi de De Schrijver s'annulent mutuellement, car elles n'aboutissent à rien de tangible. Sauf de temps en temps à un instant poétique inspiré face à une belle nature morte faite d'un ramassis d'objets sans valeur, ou à la douce lueur d'une ampoule allumée qu'on plonge dans la peinture. Nous le savions déjà, mais ici nous le voyons démontré une fois de plus de façon irréfutable : tout ce qui est précieux est sans défense. Et par la même occasion, c'est bien sûr du théâtre très agréable à regarder. Béni soit le chaos.

Mia Vaerman